

RAPPORT D'ÉVALUATION

Programme communautaire de promotion du bien-être, de prévention du suicide et d'accès aux soins sur le Haut Maroni, en Guyane française

Mars 2012

Auteur : Michel Tousignant
Centre de recherche et d'intervention sur le suicide et l'euthanasie (CRISE)
Université du Québec à Montréal (UQAM)

Dates : 22 novembre au 2 décembre 2011

À : Aux habitants du Haut Maroni et à Actions pour le Développement, l'Éducation et la Recherche (ADER)

Évaluateurs : Michel Tousignant (UQAM) et Cyril Labous (CHU de Brest)

Avec le concours financier de nos partenaires financiers :

Agence Régionale de Santé, Conseil Général, Fonds d'expérimentation pour la Jeunesse, Groupement et d'Étude sur la Prévention du Suicide (GEPS), Mairie de Maripasoula

Sommaire

Introduction	3
1. Les sentinelles.....	3
1.1 Le recrutement	3
1.2 La compréhension des objectifs du programme	3
1.3 Les compétences	4
1.4 L'adaptation culturelle et locale	4
1.5 Les questions d'éthique	5
1.6 La réponse aux crises	5
2. Les villages.....	5
2.1 Le politique	5
2.2 La vie quotidienne.....	5
2.3 L'état des villages.....	6
2.4 La sécurité et l'ordre public.....	6
3. Les jeunes.....	7
3.1 Maripasoula et Cayenne	7
3.2 Le retour dans les villages	7
3.3 L'écart de générations	7
4. Le suicide : modèle explicatif.....	8
4.1 La famille	8
4.2 Les événements précipitants.....	8
4.3 L'alcool et les drogues.....	8
4.4 La transition à la vie moderne	9
4.5 Les séries de suicide	9
5. Les défis de la prévention du suicide en milieu autochtone.....	9
5.1 En parler et agir positivement	9
5.2 Les forces de résilience	10

Introduction

Tout d'abord, je tiens à remercier ADER, le coordonnateur de terrain David Crochet et son complice Daniel Tokotoko, mon alter ego pour l'évaluation externe Cyril Labous, mon hôte à St-Laurent-du-Maroni, Séverine Second, ainsi que les habitants des villages du Haut Maroni, pour leur hospitalité et leur collaboration qui m'ont permis de revenir avec de nouvelles connaissances et des amitiés tissées autour d'un projet commun.

Nous sommes plongés dans ce que le monde artistique anglo-saxon nomme « work in progress ». Le défi est de bien lire la situation pour mettre sur pied un plan d'action sensé de prévention du suicide. Cela doit s'accompagner d'une évaluation continue pour corriger les actions au fur et à mesure de leur déroulement. Ma tâche indique d'intervenir comme évaluateur externe dans deux ans, mais je demeurerai à disposition pour partager vos préoccupations d'ici-là.

1. Les sentinelles

1.1 Le recrutement

Le recrutement s'est fait progressivement, plusieurs personnes se greffant au programme au fur et à mesure de son évolution. Ce ne sont donc pas toutes les sentinelles qui ont complété toutes les étapes de formation mais il en est ainsi dans le cadre d'une action en milieu autochtone. Le noyau actuel pourra servir de point de référence pour recruter d'autres sentinelles à l'avenir. On ne peut donc agir en fonction d'une progression linéaire où chacun complète en même temps toutes les étapes. Il est probablement plus pertinent qu'un noyau de bénévoles saisisse bien les enjeux et puisse entraîner les futures recrues.

L'une des observations est la faible représentation des femmes. Cela peut être attribué à la difficulté pour les femmes de laisser leurs enfants ou de participer à un groupe mixte. Cependant, il y a de nombreuses femmes qui s'enlèvent la vie et les femmes suicidaires pourront plus difficilement être identifiées ou rejointes par des hommes.

Lors de la rencontre du 27 novembre, il n'y avait qu'un métropolitain de Maripasoula présent. Or, les besoins en milieu scolaire dans ce milieu sont énormes. Les jeunes amérindiens arrivent sur place vers l'âge de 11-12 ans et ils y séjournent plusieurs années. Leur vie en internat ou en famille d'accueil est insuffisamment encadrée à un moment où ils ont à faire un passage difficile. Les enjeux sont également très différents dans les villages et à Maripasoula. Il ne s'agit pas seulement de mettre ensemble des autochtones et des métropolitains, mais de faire face à des défis différents. Comme la population des jeunes de Maripasoula peut développer une grande vulnérabilité au suicide à cause de plusieurs facteurs, il est important d'assurer un suivi étroit. Les facteurs sont : la perte d'encadrement de la famille, le manque d'activités en dehors des heures de classe, les tentations qui s'offrent dans ce milieu relativement à l'alcool, aux drogues et à la permissivité sexuelle. Une autre question est de savoir assurer une continuité entre le milieu scolaire et le milieu villageois durant les vacances.

1.2 La compréhension des objectifs du programme

Nous avons rencontré personnellement quelques sentinelles dans les villages et Maripasoula. Leurs idées sur les objectifs sont parfois claires, parfois ambiguës. Nous avons cependant l'impression que les sentinelles comprennent clairement qu'il s'agit d'identifier les personnes en difficulté psychologique. Leur rôle quant au type d'aide à apporter est moins bien défini.

Le programme de sentinelles vise essentiellement à former des gens à détecter des personnes en situation de crise suicidaire et à devenir un relais vers des sources d'aide. Dans les conditions actuelles, il n'y a pas un protocole arrêté pour identifier les démarches vers une relation d'aide. La passerelle avec les services psychologiques et psychiatriques n'a pas été discutée dans les détails. Il y a aussi toute la question de l'adaptation culturelle des services professionnels en milieu autochtone. Enfin, la question déterminante est de savoir si les personnes en détresse seront prêtes à consulter des services de santé mentale. Cela veut dire qu'elles expliquent leur problème avec ce cadre de référence, qu'elles ont confiance et que c'est le moyen de surmonter leur crise.

Une question fondamentale est de discuter quelles actions seront les plus profitables. Les personnes en crise ne sont pas toutes disposées à s'ouvrir à des psychologues ou psychiatres, surtout si cela demande un déplacement et si le cas ne constitue pas une urgence psychiatrique. D'autre part, est-il possible d'identifier dans les villages des personnes qui sauront se mettre à l'écoute ? La même question se pose pour Maripasoula ; qui sera la personne référence ? L'infirmière de l'école ? Un instituteur plus près des jeunes ?

1.3 Les compétences

Les sentinelles s'engagent dans le programme avec des compétences très variables. Certaines auront une plus grande expérience de vie, d'autres une meilleure compréhension du matériel académique.

Une sentinelle plus âgée nous a confiés se sentir confondue par des termes de psychologie qui ne font pas partie de sa conception de la vie quotidienne. Il faudra donc s'assurer que chaque terme est bien compris de tous avec des exemples concrets, avant d'avancer à l'étape suivante dans la formation.

Il n'est pas encore certain que les objectifs de base soient encore bien entendus par tous et il faudra les rappeler constamment.

Une autre question soulevée par André Cognat et à laquelle on se frotte rapidement est la suivante. Les sentinelles peuvent-elles venir en aide si elles consomment beaucoup ou si elles vivent des problèmes personnels contraignants les empêchant d'être disponibles pour aider les autres ? Il n'y a à l'évidence pas de réponse facile. Il faut faire avec les bénévoles qui se présentent et connaître leurs limites. L'important est de voir si les sentinelles peuvent avoir suffisamment de ressources qui ne sont pas contaminées par leurs problèmes personnels, pour pouvoir agir avec lucidité et efficacité. La sentinelle n'a pas à faire une thérapie, elle est fondamentalement un relais. Or, si elle partage le milieu de vie des personnes en difficulté, elle risque d'avoir elle-même des difficultés.

1.4 L'adaptation culturelle et locale

Un programme de sentinelle en milieu autochtone sur le Haut Maroni ne peut être calqué sur un programme défini dans un milieu très différent. Il faut constamment adapter la pédagogie, les objectifs, et le contenu. Le terme même de sentinelle fait problème. Une suggestion serait de l'adapter en le coiffant d'un terme et d'un concept en langue wayana. Une suggestion faite sur le terrain a été d'employer le terme de grand frère ou *pipi* et de grande sœur ou *tasi*. On nous a dit également qu'un amérindien ne confie pas un problème personnel en dehors de sa famille, ce qui peut inclure le clan. Il serait bon de vérifier s'il en est vraiment ainsi et si les liens de confiance entre les personnes traversent les lignes de partage des clans.

1.5 Les questions d'éthique

Un réseau de sentinelles nécessite d'être continuellement supporté par un noyau central. En effet, les sentinelles rencontrent à l'occasion des cas très lourds et complexes. Cela demande de pouvoir juger de l'état psychiatrique de la personne et d'évaluer en même temps les situations de vie qui sont chargées et impliquent d'autres personnes comme dans des cas d'infidélité, ou de harcèlement. Habituellement, les sentinelles doivent se référer à un répondant si la charge émotive devient rapidement trop lourde. Dans la situation actuelle, les circuits de support ne sont pas encore bien définis et il y a la question de la facilité de communication entre les villages et Maripasoula.

Une autre question d'éthique fondamentale est celle de la confidentialité. Par exemple, les sentinelles pourraient former un groupe d'entre-aide mais comment le faire sans raconter les situations que l'on vit à ses proches.

1.6 La réponse aux crises

Habituellement, une sentinelle n'est pas la personne qui répond aux crises psychologiques. Dans le cadre du présent programme, s'il n'y a pas de relais faciles et proches, la sentinelle doit rapidement se transformer en aidant naturel. Cela implique donc une formation d'intervention en situation de crise pour pouvoir assurer une écoute de base. La personne en difficulté qui se confie ne voudra pas spontanément être référée à un tiers ou à une personne extérieure. Cela apparaît être un des plus grands défis du rôle de sentinelle en milieu autochtone.

Serait-il souhaitable d'identifier dans les villages des aidants naturels qui ne sont pas nécessairement des sentinelles ? Cela se fait par exemple en milieu algonquin au Canada parce que les gens ne croient pas les services psychologiques suffisamment présents en cas de crise (week-end, nuit, vacances en forêt).

2. Les villages

2.1 Le politique

En l'absence d'une structure de pouvoir formel, du moins selon les informations obtenues, il est difficile de se prononcer sur la nature du pouvoir dans les villages. Il existe certes des capitaines, nommés à vie par l'administration française. Ceux-ci ne semblent cependant avoir qu'un statut plutôt symbolique et une responsabilité légale.

Lorsqu'il s'agit de discuter d'une collaboration plus formelle pour des activités de prévention, il n'y a pas apparemment d'interlocuteur mandaté pour ce faire. Il faut donc réunir des leaders pour organiser des activités. Il serait intéressant d'analyser par quel mode de gouvernance se prennent les décisions collectives pour gérer le bien commun. Par exemple, par quel mécanisme en arrive-t-on à construire un terrain de sport ?

Pour les activités d'ADER, il serait intéressant et souhaitable de négocier les programmes avec un groupe représentatif qui inclut des jeunes et des femmes.

2.2 La vie quotidienne

Durant les quelques jours d'observation sur le terrain et les conversations avec les amérindiens, il ressort quelques conclusions très partielles, mais qui permettent de comparer ces villages avec

d'autres similaires d'origine autochtone. Les femmes en particulier sont encore significativement impliquées dans les activités traditionnelles, en plus de la charge des enfants. La culture du manioc, sa transformation, le filage du coton, la cuisine et le transport du bois de foyer, sont un ensemble d'activités qui remplissent assez bien les heures de la semaine. Du côté des hommes, les activités de pêche et de chasse sont encore présentes. Les hommes semblent cependant avoir beaucoup de loisirs entre ces activités.

Les rituels traditionnels comme les initiations et les deuils disparaissent rapidement de même que le port du pagne, à l'exception d'André Cognat, et il ne se retrouve que dans le costume scolaire du primaire. La case du palabre n'est plus souvent utilisée pour discuter des affaires courantes. Il y a cependant des usages qui persistent comme l'interdit pour la veuve récente de demeurer dans la maison de la famille et de devoir migrer avec ses enfants dans un village voisin. Rien ne semble remplacer ces rituels disparus. Nous ne savons pas si la vie de couple est fréquemment sanctionnée par une forme de mariage ou d'union plus formelle. On peut en déduire qu'il y a une déculturation dont le vide n'a pas été comblé par de nouvelles structures.

Ce qui n'apparaît pas spontanément en surface, ce sont les nombreux drames individuels et familiaux. La vie de couple est fragile et ponctuée de liens extra-conjugaux qui provoquent des drames et des jalousies. La violence domestique, liée à l'alcool et aux drogues, est un problème, avec les conséquences pour la sécurité affective des enfants. Chaque personne a une histoire personnelle chargée de trauma, dans la forme de pertes par suicide, accident ou d'autres formes de décès prématurés entraînés par la maladie. Cette situation peut, en elle-même, expliquer la consommation excessive d'alcool et de drogues, substances facilement accessibles.

Chaque village possède une flotte de pirogues privées. Cependant les déplacements entre les villages sont chers à cause du prix de l'essence et limitent les visites entre les familles.

2.3 L'état des villages

À première vue, et malgré des variations importantes entre les villages et à l'intérieur même des villages, on retient une bonne première impression. L'espace entre les maisons assure une intimité entre les familles et le climat aidant, les espaces intérieurs ne nécessitent pas de grandes surfaces. Il y a un niveau de propreté acceptable et des employés assurent le maintien des espaces communs comme la coupe des herbes.

Les groupes électrogènes fournissent l'électricité et il y a des antennes pour le cellulaire et le wifi. On mentionne le danger que les adolescents soient pervertis par Internet qui permet l'accès aux sites pornographiques mais cela pourrait demeurer une crainte en partie non fondée. Par contre, les jeunes communiquent beaucoup par Facebook qui est un lieu privilégié pour les retrouver. Ce médium pourrait éventuellement devenir un outil de dépistage.

2.4 La sécurité et l'ordre public

Nous n'avons pas eu l'occasion d'être présents lors de grandes fêtes. En temps ordinaire, les villages offrent un aspect assez paisible. La nuit, les seuls bruits entendus proviennent des animaux sauvages ou domestiques. Ce qui n'empêche pas le récit de scènes de violence domestique. Il ne semble pas y avoir de corps de gendarmes occupés à répondre aux urgences toute la nuit comme c'est parfois le cas dans le nord du Canada. Quelques conflits se terminent à l'occasion par des coups de feu.

Il serait intéressant de savoir si les résidents vivent une constante anxiété ou s'ils se sentent relativement en sécurité malgré des incidents majeurs à l'occasion. Ceci permettrait de comprendre si les enfants se développent en général dans un milieu sécuritaire.

3. Les jeunes

3.1 Maripasoula et Cayenne

Dès l'arrivée dans les villages, on note un certain vide occasionné par l'absence des 11-17 ans partis étudiés à Maripasoula pour la plupart et le reste à Cayenne. L'infirmière interviewée à Maripasoula se montre inquiète du manque d'encadrement des jeunes autochtones dans les internats et les familles d'accueil. Les deux principaux problèmes sont l'absence d'activités durant les week-end et la difficulté économique de revenir dans les villages à ces occasions. Le résultat est que les jeunes fréquentent les lieux de consommation et sont laissés à eux-mêmes dans un milieu qui leur est étranger. Il n'y a pas non plus de conseillers pour les guider dans leur nouvelle vie. Lorsque des jeunes filles tombent enceintes, cela cause une immense détresse car la grossesse hors mariage est mal perçue des parents et peut valoir une sévère réprimande pour la jeune fille.

ADER devrait analyser cette situation avec les responsables de la vie étudiante. En effet, ces jeunes sont ceux qui sont vulnérables aux conduites suicidaires ou qui le seront peu après leur retour au village. Y aurait-il possibilité de forcer les autorités du Rectorat à permettre financièrement le retour des élèves dans leur foyer durant les week-end ?

3.2 Le retour dans les villages

L'adaptation au retour des jeunes dans les villages après la fin de la scolarisation peut être aussi exigeante que le départ pour Maripasoula à l'origine. Parfois, la fin des études est imprévisible et est provoquée par l'incapacité ou le refus des parents de payer les frais qu'elles occasionnent. Les jeunes reviennent donc frustrés, dans un monde aux horizons beaucoup plus étroits que ce qu'ils ont connu à la ville, et sans loisirs significatifs véritables.

3.3 L'écart de générations

L'une des conséquences dramatiques des changements culturels rapides est le fossé qui se creuse entre les générations. Un court séjour dans les villages ne permet pas d'apprécier l'état de la question, mais il est certain que cette distance est énorme. Les plus vieux, ayant connu la vie en forêt, ne sont plus à même de comprendre les repères identitaires des jeunes, surtout s'ils n'ont pas eu accès à l'école. Il y a alors une dérive des jeunes qui s'éloignent de la mentalité des vieux. Parfois, la langue parlée par les vieux n'est pas la même langue que celle parlée par les jeunes. Les riches métaphores de la nature s'estompent.

Plusieurs questions se posent à la lumière des observations faites dans le nord du Canada. Est-ce que les pouvoirs de décision sont accaparés par les plus vieux ou est-ce que les jeunes ont voix au chapitre ? Qui a le plus accès aux ressources financières ? Des réponses permettraient de voir si les jeunes sont écrasés par la génération plus âgée et s'ils ont la possibilité de participer à la gouvernance des affaires quotidiennes.

4. Le suicide : modèle explicatif

4.1 La famille

Dans beaucoup de collectivités autochtones où il y a eu des taux de suicide élevé, on note une déstructuration de la famille et une incapacité à assurer un développement sécuritaire aux enfants. Il semble que les unions soient de moins en moins normalisées par des rituels et que les ruptures familiales soient nombreuses, mais cela demeure à documenter au niveau statistique. Il serait important d'analyser ne fut-ce que sommairement la nature des liens d'attachement entre les parents et les enfants de même qu'entre les deux partenaires d'un couple. S'il existe des problèmes sérieux, ils n'échapperont pas à l'observation, même sommaire. Une stratégie de prévention supposerait alors une stratégie de support aux jeunes parents pour assurer un lien plus fort avec les enfants.

Le développement d'un attachement sain avec les parents représente aussi une protection pour les relations amoureuses à l'adolescence. Les enfants sécurisés auront une plus forte identité et une moins grande dépendance amoureuse, ce qui évite des crises de jalousie et d'agression menant souvent à des conduites auto-destructrices.

4.2 Les événements précipitants

Il y a peu de documentation sur les événements précipitants au suicide. Il semble que les événements amoureux complexes, c'est-à-dire qui impliquent d'autres dimensions que le simple bri amoureux tel que le rejet de la part de parents, un abandon suite à une grossesse, etc., soient présents chez les jeunes comme dans d'autres populations autochtones. Les données actuelles sont encore trop succinctes pour mener à des généralisations.

Du peu qui est connu, il semble que l'humiliation publique et les rumeurs qui la provoquent soient un élément actif. Dans un univers fermé comme celui des villages du Haut Maroni, la diffusion d'une rumeur qui détruit le statut moral de la personne, qu'elle soit fondée, partiellement confirmée, ou complètement fausse, peut signifier sa mort sociale. Comme il y a peu de niches ou d'espaces où refaire sa vie dans l'anonymat, les personnes ainsi ciblées se retrouvent dans des situations sans issue et dans des états désespérés.

La prévention consisterait à développer une plus grande tolérance sociale tout en permettant la réhabilitation de la personne qui a causé du tort. Cela exige une institution qui applique la justice selon des normes partagées par le groupe social.

4.3 L'alcool et les drogues

Les propos rapportés sur place ainsi que les observations du terrain permettent de croire que la consommation d'alcool et de drogues est fortement présente dans la dynamique qui mène au suicide. Cela est observé dans d'autres groupes autochtones à travers le monde. Il ne faut pas en conclure un rapport mécanique et univoque entre alcool et suicide comme le soutiennent certaines personnes interviewées. L'alcool peut agir de plusieurs façons. Elle peut augmenter la vulnérabilité à un drame de vie et causer une réaction émotive disproportionnée et incontrôlable. L'alcool peut aussi être consommé pour créer un état de dissociation au moment de l'acte suicidaire et se donner du courage. Certains consommateurs diront aussi que l'alcool a retardé de dix ans leur première tentative de suicide. En fait, rien n'est simple à comprendre.

Il existe chez les experts une opinion de plus en plus partagée à savoir que les toxicomanies doivent être comprises en tenant compte des autres états psychopathologiques sous-jacents et des

expériences traumatiques accumulées au cours d'une vie. En milieu autochtone, l'alcool et les autres substances sont souvent consommés comme une médication à la douleur psychique. On ne peut donc prévenir la consommation sans un programme de reconstruction psychique permettant de surmonter les réactions post-traumatiques.

4.4 La transition à la vie moderne

Bien que les anciens racontent que le suicide ait toujours existé et qu'un mythe traditionnel y fasse référence, on reporte aux environs de 1995 l'origine de la vague de suicide qui persiste jusqu'à nos jours. Il existe des transformations sociales contemporaines de cette période qui traduisent des perturbations profondes de la culture : disparition des rituels, adoption du vêtement occidental, fossé de plus en plus marqué entre les générations. Ces observations sont certes très pertinentes. Cependant, il faut aussi retenir que les suicides se construisent sur plusieurs années, en fait moins le suicide en soi que la vulnérabilité au suicide. Il est probable que déjà vers 1980, il y ait eu des perturbations dans la famille qui aient mis en jeu l'avenir des enfants dès les années décisives pour le développement socio-affectif, soit entre la naissance et la cinquième année. En l'absence d'observations empiriques, ce propos demeure encore hypothétique.

4.5 Les séries de suicide

Comme rapporté dans d'autres communautés autochtones, le suicide se produit par grappes, souvent au sein de mêmes familles élargies. Dans une étude menée au Québec, 40% des hommes autochtones décédés par suicide avaient un frère qui s'était auparavant donné la mort, un taux qui contraste avec l'ensemble du Québec où cette observation est extrêmement rare.

Dans un seul exemple, un jeune homme nous rapportait avoir perdu ses deux parents, sa sœur et une cousine par suicide. Au début de l'année 2011, à Antecume-Pata, trois personnes vraisemblablement de la même famille se sont enlevées la vie. À cet effet, un des rares programmes de prévention efficace dans les pays du sud a été rapporté du Sri Lanka. Il a consisté à former des bénévoles de l'association anglo-saxonne *Les Samaritains* à visiter mensuellement les familles ayant fait l'expérience d'un suicide, pour leur apporter du support.

La postvention, ou l'intervention auprès des personnes endeuillées par le suicide, est une action très importante. Elle peut aussi inclure les personnes qui vivaient en couple avec la personne décédée.

5. Les défis de la prévention du suicide en milieu autochtone

5.1 En parler et agir positivement

Le suicide est présent depuis suffisamment longtemps pour qu'il ne soit plus tabou de parler ce de problème. Cette reconnaissance traduit implicitement une volonté, même embryonnaire, de faire face au problème. Cependant, il existe chez les capitaines et chez une large partie de la population un fatalisme, une incompréhension et une impuissance quant aux voies à poursuivre pour se sortir de ce marasme. Cette réaction n'est pas surprenante quand on connaît la complexité et la lourdeur des facteurs qui mènent au suicide, soit que les personnes aient atteint un tel degré de désespoir qu'on se demande a posteriori comment on aurait pu leur venir en aide de toute façon, soit que le geste soit si inexplicable et inattendu qu'on se retrouve penaud quand aux moyens qu'on aurait pu prendre pour intervenir à temps.

Contrairement aux campagnes de santé publique qui remportent du succès en s'attaquant directement à un ou quelques facteurs de risque pour réduire une pathologie (on réduit par exemple le cholestérol pour endiguer les problèmes cardiaques), une telle stratégie pour le suicide, même efficace, risquerait d'être trop étendue dans le temps. C'est pourquoi, de plus en plus, on recommande de déplacer les efforts vers la consolidation des facteurs de résilience. Non seulement, des changements seront observés à plus court terme, mais ils risquent d'être aussi efficaces pour réduire le suicide. Cette stratégie éloigne le regard des pathologies sociales trop évidentes et humiliantes pour le recentrer sur les forces de la communauté.

5.2 Les forces de résilience

La meilleure stratégie pour aider des patients psychotiques est de leur offrir un soutien social selon une enquête américaine menée auprès d'ex-patients. Pour 90% d'entre eux, cela a été le moyen le plus utile. L'enquête, répétée auprès de patients suicidaires, donnerait vraisemblablement des résultats similaires. Mais comment construire du soutien social ?

Un ingrédient de base du soutien social est la confiance dans l'autre. Lorsqu'un milieu est sécuritaire, tolérant, préoccupé par le bien commun et par l'avancement social, le soutien social se sécrète naturellement pour ainsi dire. En milieu autochtone, il en est rarement ainsi, du moins dans le nord du Canada, et probablement en pays amérindien, sur le Haut Maroni.

Ces cultures autochtones se sentent humiliées, rabaissées, oubliées à la marge de l'histoire. Leurs méthodes de survie sont désuètes, leurs sources d'approvisionnement hypothéquées, leur langue incapable de signifier la modernité. Elles ne voient pas comment elles peuvent contribuer à la culture de la globalisation. Pourtant, ce sont des minorités culturelles comme les Noirs américains qui, par le biais de la télévision, servent de référence aux adolescents dans leur habillement et leurs modes de comportement.

La confiance en soi et le respect de soi, selon les travaux du psychologue social Donald Taylor à l'université de McGill, sont fondamentalement nourris par l'identité du groupe. Si cette fierté est absente, il s'ensuit un inconfort des membres à s'évaluer positivement. Or la confiance en soi est une condition essentielle pour faire confiance aux autres. L'individu sans image positive de lui-même préfère s'en remettre à lui-même que de s'appuyer sur les autres. Paradoxalement, si un autre lui apporte de l'aide, cela risque d'amoindrir encore plus l'image déjà chancelante qu'il a de lui-même.

La situation que nous avons décrite pour les peuples autochtones en crise ne paraît pas très différente de celle observée en surface chez les amérindiens du Haut Maroni. Cela rend donc périlleux pour une personne en détresse de confier à une sentinelle la nature de son désespoir. La personne en danger pourra aussi développer des attentes irréalistes envers la sentinelle, la considérant comme la bouée de sauvetage ultime.

Avant de passer le relais, ce qui est l'objectif de base du programme de sentinelles, il faudra développer un lien de confiance, de transparence, et de communication claire avec la personne suicidaire. Cela est difficile dans un contexte où le trauma répété, vécu dans les trahisons de proches à travers des actes incestueux ou des situations de rejet parental, a miné le capital de confiance. Le fait aussi de se rabattre sur l'alcool pour se consoler, engendre une paranoïa de repli sur soi où il n'y a plus d'espace pour s'ouvrir à l'autre.

Dans ce contexte, les sentinelles doivent développer des qualités particulières pour affronter leur mission et commander la confiance de la personne en détresse. Cela implique d'être un modèle de comportement, d'accepter que sa confiance propre soit mise à l'épreuve, de conserver le secret de la confidentialité et d'avoir de l'énergie libre pour prendre à sa charge l'angoisse de l'autre.